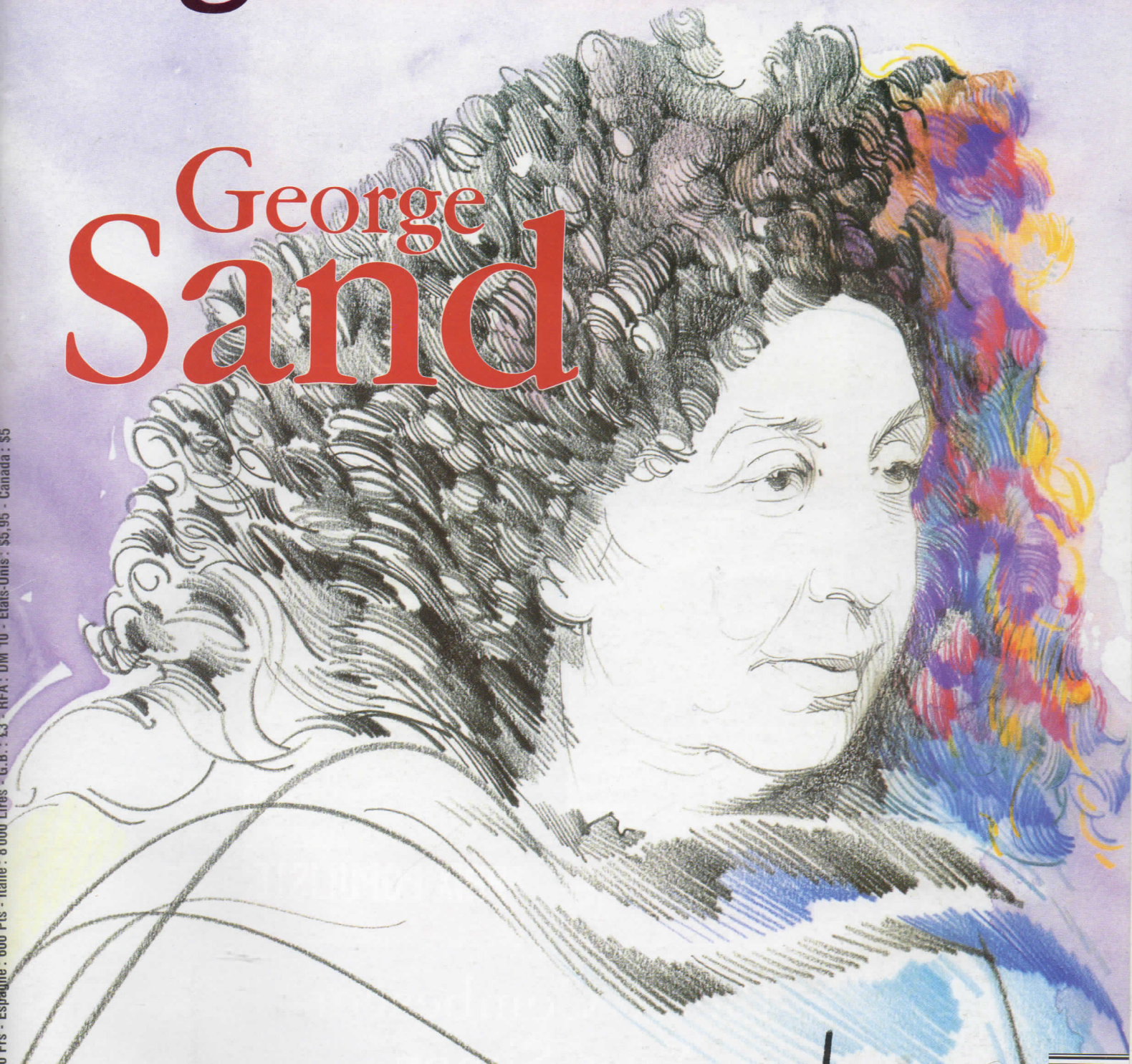


magazine littéraire

George Sand

U R S - Espagne - 000 F r s - Itane : 0 000 L i r e s - G . B . : £ 3 - R F A : D M 10 - E t a t s - U n i s : \$ 5 , 9 5 - C a n a d a : \$ 0



George Sand

Sans Georges Lubin, Huguette Bouchardeau, Jean Chalon et quelques autres lecteurs clairvoyants, nous en serions toujours à l'idée d'une George Sand additionnant les passions scandaleuses, amante traîtresse de Musset et de Chopin, ou à la « bonne dame de Nohant », écrivant des romans paysans convenus pour faire bouillir la marmite. Aujourd'hui George Sand reprend sa place, l'une des plus importantes de la littérature et de la vie de son siècle : héroïne romantique, combattante intelligente d'un féminisme raisonné, militante d'un socialisme humaniste qui se hérissé devant la violence de la Commune, mais qui comprend les raisons de la révolte, et les approuve. Inépuisable inventrice de personnages forts, pas seulement tirés de son expérience et de sa biographie, sincère sans exhibitionnisme, assurée sans forfanterie. Qu'on puisse lire *Lélia* ou *Consuelo*, *Les Maîtres sonneurs* ou *Le meunier d'Angibault*, connaître son Paris ou son Berry, nous permet de redécouvrir ce que Flaubert affirmait haut et fort, un écrivain capital.

George Sand
à 46 ans
par Alexandre
Manceau,
d'après
Couture.



Chronologie

PAR MARIE-MADELEINE FRAGONARD*

1778

13 juin. Naissance de Maurice Dupin de Francueil. Sa mère Aurore, 27 ans, fille naturelle du Maréchal de Saxe et de Marie Rainteau dite de Verrières, a épousé en 1777 M. Dupin de Francueil, fermier général, 61 ans. Cousine du Roi de France, mais née dans l'illégitimité, en vivant avec sa mère et sa tante elle a fréquenté le monde galant et les philosophes ; ce mariage lui apporte le luxe sans compter, la tranquillité, et un fils adoré. Deschartres éduque cet enfant plutôt indolent. 1793 : devenue veuve, Mme Dupin achète Nohant et peut s'y retirer en 1794 après une arrestation. Sa fortune s'est effondrée.

1800

En 1798, Maurice s'engage dans les Chasseurs à cheval, laissant à Nohant un fils naturel, Hippolyte Chatiron. Quand, en 1800, au fil des campagnes, il rencontre à Milan Sophie-Victoire Delaborde, maîtresse de l'intendant général, il a 22 ans, elle 27 et une fille, Caroline. Et lorsqu'ils reviennent en France en 1801, il n'ose pas la présenter à sa mère. Il ne l'épouse qu'en 1804, en cachette, parce qu'elle est enceinte.

1804

1^{er} juillet. Amantine (Amandine sur l'acte de baptême) Aurore Lucile Dupin naît à Paris. La grand-mère n'accepte le mariage et l'enfant qu'en 1805, quand, dans une grande scène pathétique, elle cède à la beauté de l'enfant. Pendant que Maurice repart vers la bataille, comme aide de camp de Murat, Aurore mène une enfance heureuse avec mère et sœur, et dès 4 ans, raconte des histoires de princesses.

1808

La famille suit Maurice et Murat vers l'Espagne. Visions de guerre, on croise furtivement la reine d'Espagne, on vit dans un palais, la petite fille porte un petit uniforme semblable à celui de son père ; mais il faut décamper dans la peur, et se réfugier à Nohant, où Maurice, le 16 septembre, se tue dans un accident de cheval. Entre mère et grand-mère commence alors un combat pour la récupération d'Aurore. Le chantage affectif a raison de la pauvreté de Sophie : l'héritière restera chez sa grand-mère, tantôt à Paris, tantôt à Nohant. L'enfant, devenue comme elle le dira « une pomme de discorde », est tiraillée, à guetter les instants de présence de sa mère et de sa sœur. Elle est élevée sous la direction de Deschartres, qui lui donne une instruction bien soignée pour une fille. A 12 ans elle lit Le Tasse et Homère et manifeste un réel talent au piano. L'adolescence met fin aux jeux rustiques et aux joies berrichonnes — superstitions comprises. Aurore s'invente un Dieu, « Corambé », tendre, Christ, femme, mère pour tout dire. Tensions et conflits avec sa grand-mère s'exacerbent.



Aurore Dupin vers l'âge de six ans.
Portrait attribué à Aurore de Saxe.

1818

12 janvier. On la case au couvent des Augustines anglaises de Paris, lieu d'accueil du milieu aristocratique. Elle y est plutôt rebelle (« je m'enregistrai résolument dans le camp des diables »), parle anglais, et commence à écrire, sans grand succès encore. Elle organise une troupe de théâtre et monte *Le Malade imaginaire*, en réécrivant le texte de mémoire, car Molière est interdit au couvent. Une brève crise de dévotion, par exaltation et besoin d'aimer, est très sagement apaisée par son confesseur, qui la dissuade de se croire pour autant une vocation religieuse. Mme Dupin, inquiète cependant, reprend la jeune fille le 12 avril 1820 « pour la marier ».

1820

Les projets de mariage n'ont rien d'établi, malgré diverses consultations familiales ; que faire à Nohant ? Son demi-frère

* Professeur à l'université de Montpellier III. A notamment établi l'édition des *Romans 1830* (éd. Presses de la Cité, coll. Omnibus, 1991) et de *La petite Fadette* (Presses-Pocket classiques, 1991).



Ses parents, Maurice Dupin et Sophie Delaborde.



Aurore Dupin et son mari Casimir Dudevant.

Hippolyte lui apprend à monter à cheval, mais l'hiver ramène l'inquiétude et la lecture, grâce à la bibliothèque de M. Dupin : les philosophes (Aristote, Locke, Leibniz et Rousseau), Pascal et Montaigne, Shakespeare, et surtout Chateaubriand et Byron. Deschartres veille sur le tout, lui apprend à gérer le domaine, car la grand-mère est malade, et lui conseille de s'habiller en garçon pour les promenades à cheval. On jase, car elle sort seule ou, pire, entourée de jeunes gens de son âge. C'est aussi pour aider Deschartres qu'elle rencontre Stéphane Ajasson de Grandsagne ; il lui donne des leçons de médecine pratique destinées à faire d'elle une bonne châtelaine.

1821

26 décembre. Mort de la grand-mère : elle lui lègue Nohant et un hôtel particulier à Paris. Aurore est riche, mais mineure, donc tombe sous la tutelle de sa mère, dont l'aigreur et l'agressivité éclatent contre tout ce qui est Dupin, famille, noblesse, originalité, projets de mariage. Sophie ramène sa fille à Paris, prend ses livres et la menace du couvent, ce qu'elle supporte avec stoïcisme, mais sans résignation.

1822

22 septembre. Aurore épouse Casimir Dudevant, fils reconnu du baron Dudevant, qu'elle a rencontré chez des amis en avril 1822. Il a 24 ans et l'espérance de quelques biens en Béarn : le mariage fait leur affaire à tous deux. Sophie finit par accepter mais impose un contrat de mariage de régime dotal (d'août 1822) qui protège sa fille : elle ne peut gérer la fortune dont elle reste propriétaire, mais Casimir qui administre leurs biens doit lui verser 3000 F l'an.

1823

30 juin. Naissance de Maurice. Alternant les résidences entre le Berry et Paris, le ménage vit sans désagrément, mais de façon progressivement différente selon leurs goûts et tempéraments : Casimir chasse, la jeune femme lit mais, en gros, s'ennuie.

1825

Juillet. Départ pour le Béarn et les eaux de Cauterets. Aurore y rencontre Aurélien de Sèze, jeune magistrat bordelais avec qui elle entretient un amour platonique, qui continue par correspondance ; Casimir, de surprise en confiance, finit par accepter un curieux système d'amitié à trois, qui garantit la liberté mutuelle des deux époux.

1826

Avril. Au retour à Nohant, la jeune femme retrouve ses amis d'adolescence (Fleury, Duteil, Néraud), avec qui alterner vie intellectuelle et promenades nocturnes, sciences naturelles et lectures commentées. Le tout La Châtre commente la réapparition du beau Stéphane de Grandsagne, « Steny ». Casimir et Aurore ont encore un point commun : la politique d'opposition à Charles X, mais en décembre 1827, Aurore retrouve Stéphane à Paris.

1828

13 septembre. Naissance de Solange. Aurélien de Sèze est en visite lorsque naît l'enfant, mais leur relation se refroidit. Les époux font désormais chambre à part ; Casimir d'ailleurs se console avec diverses personnes, y compris la bonne de l'enfant. En 1829 Jules Boucoiran devient le précepteur de Maurice. On suppute, car il est bien jeune... Aurore commence à écrire un roman, *la Marraine*, voyage vers Paris, puis Bordeaux.

1830

30 juillet. Pendant l'émotion de la Révolution à la Châtre, retombée des Trois Glorieuses parisiennes, Aurore rencontre Jules Sandeau, 19 ans, étudiant à Paris. La liaison, si discrète soit-elle, est sue des amis comme des commères. Après maladie et hésitation, Aurore pose son ultimatum : elle va aller vivre la moitié du temps à Paris, selon un calendrier alternatif prévu avec Casimir, sur la pension qui lui est garantie.

1831

4 janvier. Elle arrive à Paris, d'abord dans l'appartement de son frère Hippolyte, puis quai des Grands Augustins.

Après une ultime visite à son couvent, à sa mère et à Stéphane, elle s'intègre au groupe des Berrichons amis de Sandeau et avec eux court Paris dans ce costume d'homme qui permet de passer partout. Avec sa taille fine et ses 1,60 m, elle a l'air d'un adolescent. Elle rend visite à Henri de Latouche (encore un Berrichon), homme de lettres en crédit, qui tente de la renvoyer à ses foyers, puis l'engage pour 7 francs la colonne au *Figaro* ; puis il engage Sandeau. Les deux amants travaillent ensemble, sous la signature de Sandeau à cause du scandale. Menant carrière de journaliste malgré les avertissements (« une femme ne doit pas écrire »), elle accomplit néanmoins ses promesses et revient faire son temps de Nohant. Péripéties romanesques pour se retrouver en été ; Jules grimpe par la fenêtre, disputes, délires ; Jules pâlit.

Décembre. *Rose et Blanche*, leur premier roman commun, paraît sous la signature de « J. Sand ». En avril, elle emmène Solange à Paris, et écrit cette fois seule.

1832

Mai. Naissance de l'auteur George Sand, par la publication remarquée d'*Indiana* ; Latouche l'accuse de suivre le style de Balzac, puis fait amende honorable : un vrai auteur est né. La critique est élogieuse : un article d'Alfred de Musset le 14 juin 32, un de Gustave Planche, un de Sainte-Beuve. Tous soulignent la portée sociale du texte et l'énergie de sa condamnation du mariage.

4 novembre. Parution de *Valentine*, écrit à Nohant. La liaison avec Sandeau s'essouffle, elle lui reproche de ne rien faire. Elle s'installe mieux, reprend l'appartement de Latouche quai Malaquais. Buloz souhaite sa collaboration régulière à la *Revue des Deux Mondes* : la sécurité financière est améliorée.

1833

Mars. Amitié débordante avec Marie Dorval, auprès de qui elle découvre le « paradoxe du comédien » et les prestiges de la séduction théâtrale, au grand dam de leurs amants respectifs. En fait, elle vit dans une crise morale assez vive, dont l'écriture de *Lélia* porte témoignage, byronnienne et exaltée : crise de croyance, impression d'un partage constant de la personnalité, énervement du désir et constat de l'incapacité fondamentale du réel (surtout masculin...) à répondre aux attentes : tout ce qui constitue « l'impuissance » de *Lélia*.

Avril. George paie à Sandeau un voyage en Italie et quête un réconfort d'une semaine auprès de Mérimée. Les amis tiennent le parti de Sandeau (qui devient secrétaire de Balzac, romancier, académicien et... l'amant de Marie Dorval).

15 mai. Début de la parution de *Lélia* dans la *Revue des Deux Mondes*, roman dont les personnages représentent une sorte de dialogue entre des potentialités de soi : la candeur, la déception, la passion, le désespoir. Sainte-Beuve lui sert de confident.

29 juillet. George a rencontré à un dîner, fin juin, Alfred de Musset, 22 ans, resplendissant. Après un bref marivaudage littéraire, ils deviennent amants. « George, je vous aime

comme un enfant » ; et Musset emménage quai Malaquais pendant que *Lélia* déclenche un demi-scandale. George négocie avec Buloz le paiement du roman suivant pour partir avec Musset en Italie, avec la « permission » de Mme de Musset.

1^{er} décembre. Départ vers Marseille, Gênes, Florence et Venise. Une partie du trajet se fait avec Stendhal. Le voyage fatigant fait apparaître leurs dissensions ; Musset court les filles aux étapes et la trouve un peu prude ; le 31 décembre, elle arrive à Venise avec une dysenterie, puis il attrape une typhoïde : las, où est le romantisme...

1834

Février. En soignant Musset, Sand rencontre le médecin Pagello, avec lequel s'engage une liaison plus reposante, tandis qu'elle écrit plusieurs textes (*Le secrétaire intime*, *Leone Leoni*, *Jacques*) destinés à réparer les dégâts financiers, et que Musset se remet lentement.

29 mars. Musset rentre à Paris, continue à écrire ; lui répondent privément des lettres affectueuses et publiquement les premières *Lettres d'un voyageur* parues dans la *Revue des deux Mondes*. Il commence *La Confession d'un enfant du siècle*.

24 juillet. George rentre à Paris avec Pagello, y croise Musset désespéré, rejoint Nohant, puis de retour à Paris retrouve tout son monde. Pagello s'en va, mais il a fait des confidences à un ami de Musset, d'où des scènes de jalousie et de passion alternées, ruptures et reprises, qui épuisent tout le monde, eux et leurs amis. « Le véritable amour c'est quand le cœur, l'esprit et le corps se comprennent et s'embrassent » (lettre, 1834). Musset lui présente Liszt (23 ans) et Henri Heine. Delacroix est son confident.

1835

6 mars. Après avoir commencé à négocier en février un accord de séparation amiable avec Casimir, pour trouver la force de rompre effectivement avec Musset, George s'enfuit à Nohant. Et recommence à écrire (début de *Mauprat*). Musset, qui termine ses principales pièces de théâtre et *Les Nuits*, se console auprès d' Aimée d'Alton-See.

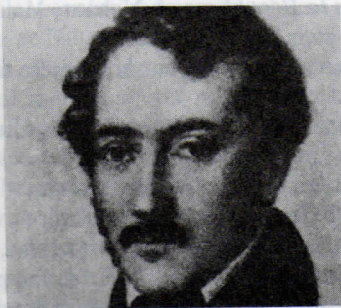
9 avril. George rencontre Michel de Bourges, avocat socialiste, fils de paysans, qui défend alors, avec Garnier-Pagès, Ledru-Rollin et Barbès, les ouvriers accusés des révoltes de Lyon : enfin un adulte, à la volonté forte, à la sensualité énergique, généreux et enthousiaste, même s'il est marié et d'un caractère difficile. Il lui ouvre le républicanisme, l'intérêt social, l'action politique. Barthélémy Infantin, chef des Saint-Simoniens, demande à Sand d'être la « mère » du groupe : elle refuse, bien qu'en ayant conscience que sa liberté de conduite fait d'elle un symbole de l'émancipation de la femme autant que le thème de ses romans. L'appartement de George devient un cénacle républicain : Fleury, Arago, Liszt, qui amène Lamennais dont il est le disciple fervent.

1836

Juillet. Séparation avec Casimir, le procès est plaidé à La Châtre, préparé par Michel de Bourges : le tribunal accorde



ROGER VIOLLET



George Sand et Musset sur le bateau qui les conduisait de Marseille à Gênes. Ci-contre, Pietro Pagello et Michel de Bourges.



D.R.

à Mme Dudevant Nohant et la garde de ses enfants, mais Casimir fait appel et le déballage des griefs de part et d'autre est assez tapageur. George croise la vie de Charles Didier chez qui elle s'installe pour vider l'appartement du quai Malaquais sur lequel Casimir pourrait faire valoir ses droits... Le procès final est plaidé par Michel de Bourges : George garde Nohant et sa fille, Casimir le revenu de l'hôtel parisien et la charge de l'éducation de son fils dans un lycée de Paris. « Me voici donc enfin libre ».

28 août. George et ses enfants, dits par elle « la famille Piffoël », partent rejoindre Liszt et Marie d'Agoult à Chamonix. Semaine d'excursions, de visites en Suisse ; Liszt joue de l'orgue à la cathédrale de Fribourg. Mais Michel ne les rejoint pas à Lyon et la brouille s'installe. George retourne à Paris, à l'Hôtel de France, et fréquente cette « Bohème de luxe » internationale que les Liszt réunissent : Meyerbeer, Lamennais, Heine, Sue, Leroux, Charlotte Marliani, épouse du Consul d'Espagne, Mickiewicz et Chopin.

31 décembre. Le premier tome de ses *Oeuvres complètes* réunies chez Bonnaire sort, l'ensemble en sera terminé en 1842.

1837

George reprend Maurice à Nohant, pour raisons de santé. Elle recommence *Mauprat*, ses *Lettres à Marcie* sur la liberté sociale, le divorce, effarent Lamennais qui ne peut terminer de les publier dans son journal *Le Monde*. En février puis en juillet, Liszt et Marie d'Agoult viennent à Nohant, mais aussi Bocage, Didier et Félicien Maleville, qui reste comme précepteur. George se consume en lettres à Michel ; la rupture est en cours, encore que ses admirateurs soient nombreux et pas toujours platoniques.

19 août. Publication de *Mauprat*. Mort de Sophie et débats avec Casimir qui « enlève » Solange, qu'il faut aller rechercher jusque sur ses terres de Béarn ! La famille en profite pour aller voir les Pyrénées...

16 octobre. La visite de Pierre Leroux, qui rédige une grande Encyclopédie, lui rend un peu d'équilibre de travail (or l'équilibre financier en dépend entièrement).

1838

Février. Elle reçoit la visite de Balzac qui rédige alors *Béatrix* (où le trio Liszt, Marie d'Agoult, Sand sert de base à une fiction d'ailleurs assez méchante).

Mars. Selon une pratique qui va s'établir constamment, le roman *Lélia*, déjà paru en feuilleton, puis en livre, est adapté pour la scène. George retravaille la fin du texte, qui connaît une seconde version très augmentée, à paraître en 1839.

Mi-avril: Retour à Paris ; Sand vit à l'hôtel, et rencontre fréquemment Chopin (28 ans), dans des débuts de liaison où la prudence de l'un a bien besoin de la tendresse de l'autre, où la musique sert d'intermédiaire de compréhension.

Octobre. Entre les rhumatismes de Maurice et la phtisie de Chopin, où passer l'hiver, sinon en pays doux ? Majorque est choisie ; mais, après un voyage enchanteur, le séjour est moins facile que prévu : problèmes du piano qui doit suivre,

de la nourriture qui détraque les faibles, de location d'appartement car les Majorcains ont peur de la phtisie, de saison des pluies enfin : la Chartreuse de Valdemosa où ils sont logés n'a rien d'un Eden, et la santé de Chopin se délabre.

1839

Février. Au retour en France, Chopin est très malade. Il ne reste plus qu'à travailler pour payer 70 000 F de dettes diverses. Or Buloz ne trouve guère publiables certaines productions récentes (*Spiridion*, *Les 7 cordes*) toutes marquées de la mystique sociale... Elle improvise *Gabriel*, et emmène tout le monde en Italie : Chopin l'appelle « mes anges ».

Juin. Installation quasi conjugale avec Chopin : cela durera neuf ans. Ce sont leurs grandes années de production et de génie ; bonheur d'été à Nohant, hiver à Paris (avec au mur des Delacroix, dont Maurice est l'élève).

1840

Mars. Pour débloquer de l'argent, Sand s'essaie au théâtre ; *Cosima* est un four. Mais surtout phase d'engagement politique : *Le Compagnon du Tour de France* est écrit après la rencontre d'Agricol Perdiguier : « C'est dans le peuple qu'est l'avenir du monde ». Le régime de Louis-Philippe craque et devient répressif : Lamennais est emprisonné un an. Le nouveau roman, *Horace*, est un manifeste. Buloz (plutôt royaliste) recule, ils se brouillent.

1841

1^{er} novembre. *La Nouvelle Revue Indépendante* fondée avec Leroux est cofinancée par Louis Viardot : Sand y donne — gratuitement — *Horace*, puis y engloutit directement des sommes lourdes. Elle y gagne de devenir une sorte de symbole officiel et européen de la lutte des opprimés (femmes, pauvres) et du socialisme chrétien. Ses relations épistolaires avec Mazzini commencent ; elle découvre les poètes ouvriers (Charles Poncy par exemple) qui ne plaisent guère à Chopin.

1842

Février. Grâce à sa nouvelle amie, Pauline Viardot, sœur de la Malibran et cantatrice elle-même, Sand approfondit sa folie de la musique. *Consuelo*, qui paraît dans la *Revue indépendante*, est la grande synthèse de l'amour de l'art, de l'utopie sociale, du fantastique et de l'hymne à l'amour ; c'est sans doute le sommet de l'art de Sand.

1843

Pendant l'été, visite à Nohant de Delacroix, Heine et Pauline Viardot.

1844

Début avec *Jeanne* des romans dits « rustiques » ou « champêtres », appellation imparfaite qui recouvre plusieurs romans sociaux (*Le Meunier d'Angibault* 1845, *François le Champi* 1847), des contes modernes (*La Mare au Diable* 1846, *La Petite Fadette* 1849), se terminant par un vrai chef-d'œuvre sur la musique : *Les Maîtres sonneurs*.

Septembre. Elle fonde *L'Eclaireur de l'Indre*, journal républicain.

1846

Lucrezia Floriani gêne tous les amis par sa transparence sur la relation quasiment maternelle entre Chopin et Sand, qui semble bien, malgré une chasteté forcée, être restée fidèle à Chopin pendant toute leur liaison (sauf peut-être Louis Blanc ?).

Les liens de George et de Solange n'ont jamais été très chaleureux, leurs relations deviennent franchement mauvaises, car Solange est une adolescente agitée, jalouse, qui flirte avec Chopin. Le conflit s'envenime quand vient à Nohant une fille adoptive, Augustine, cousine éloignée, qui devient l'amie (la maîtresse, dit Solange ?) de Maurice ; l'été 45 a été agressif. Néanmoins, il y a des soirées de théâtre et de musique sur une petite scène de Nohant. Mais en novembre, Chopin rentre seul à Paris.

1847

Juillet. Le sculpteur Clésinger fait la cour à Solange, qui rompt un autre projet de mariage déjà fort avancé ; comme ils sont déjà amants, malgré la mauvaise réputation de Clésinger, Sand accepte le mariage en mai, mais elle ne veut pas payer les dettes du marié. Chopin soutient Solange, tombe malade. Diverses scènes familiales brutales et pénibles ; à la mi-juillet, les jeunes époux partent, et une lettre assez brutale de George à Chopin constitue une rupture de fait le 27 juillet.

1848

1^{er} mars. Après avoir suivi de loin avec passion les échos des émeutes italiennes, la campagne des banquets et l'abdication de Louis-Philippe, Sand à Paris rejoint Arago, Ledru-Rollin, Louis Blanc, ses amis au pouvoir, et accepte d'assurer les éditoriaux du *Bulletin de la République*. A Nohant, Maurice devient maire, et divers amis sont promus.

4 mars. George et Chopin se croisent pour la dernière fois chez Mme Marliani.

8 mars. Elle apprend la naissance puis la mort de la fille de Solange.

6 avril. Eugénie Niboyet, au Club de la rue Taranne, propose la candidature de George Sand à l'Assemblée Nationale : « Le représentant qui réunit nos sympathies, c'est le type *un* et *une* : être mâle par la virilité, femme par l'intention divine, la poésie, nous voulons nommer Sand ». Sand très gênée proteste qu'elle ne connaît pas le Club féministe.

16 avril. La question de l'émancipation des femmes et de leur participation à la vie politique est marginale par rapport aux rapports des différents groupes qui mènent la révolution : peuple et bourgeoisie, Paris et province, révolution et réformisme, place du vote démocratique ; dans le Bulletin n° 16, Sand suggère que le peuple aurait le droit d'insurrection pour défendre la République contre la réaction qui s'annonce. Elle participe peut-être au complot destiné à renverser les modérés.

Mai. La manifestation de soutien à la Pologne tourne à



Chopin portraituré par George Sand.



Franz Liszt et George Sand caricaturés par Maurice Sand.

l'émeute et à la tentative de coup de main, mais qui échoue : arrestation de Barbès, Blanqui, Leroux ; Blanc s'exile ; Sand rejoint Nohant en craignant d'être arrêtée. La réaction à La Châtre se manifeste par des cris : « A bas Mme Dudevant ! A bas les communisques ! » George continue à participer à *La Vraie République*. Intensification des échanges épistolaires avec les révolutionnaires européens : Mazzini, mais aussi Marx et Bakounine, et même Louis-Napoléon Bonaparte. **4 juin.** Prise de pouvoir de Cavaignac, qui réprime brutalement le peuple parisien. Désespoir politique, que n'arrangent pas le retour et l'élection de Louis-Napoléon Bonaparte, qui concilie les modérés et la réaction. Les besoins financiers s'exacerbent, car même *La Petite Fadette* (dédié à Barbès en prison) a du mal à se publier. Elle doit soutenir les amis, les enfants, les demandeurs divers. Plusieurs deuils s'accroissent : le 24 décembre, son frère Hippolyte, en mai 49 Marie Dorval, le 17 octobre 49 Chopin.

1849

Novembre. Reprise d'activité, rédaction des *Mémoires* ; l'adaptation du *Champi* au théâtre est un succès. Retour à Nohant d'une vie sociale agréable, autour de la jeune génération des amis de Maurice, dont le graveur Alexandre Manceau, qui devient le compagnon de 15 années. Il prend en charge la vie concrète, et aussi les distractions : grande époque du théâtre à Nohant où on a une scène toute installée ; elle va servir à se distraire, mais aussi à tester les pièces que George commence à écrire assez régulièrement.

Ses confidences vont alors vers l'éditeur Hetzel : dans ce nouveau temps de bonheur, les espoirs socialistes persistent. La seule ombre viendrait de Maurice, jaloux de Manceau et pas très mûr.

1851

Février. Solange est pardonnée et accepte de revenir à Nohant avec son deuxième enfant. Deux pièces de théâtre (*Claudie*, *Le mariage de Victorine*) sont des succès.

1852

Janvier. Le coup d'État de Napoléon III le 2 décembre 1851, dont elle est prévenue par Arago, crée une nouvelle inquiétude, car il est accompagné de nouvelles arrestations et exils : Blanc et Arago à Londres, Leroux en Suisse, Hetzel à Bruxelles comme Hugo, Perdiguier et Raspail expulsés. Sand écrit à Napoléon pour implorer sa clémence envers les républicains. Deux entrevues avec lui la compromettent aux yeux des républicains ; elle reçoit l'aide amicale du Prince Jérôme Bonaparte, et obtient des résultats concrets, dont témoignent les lettres des grâciés (« Vous êtes une très chère femme, indépendamment d'être le premier homme de notre temps ») qui l'appellent « Notre Dame du Bon secours ». **Mars.** La représentation de la dernière pièce se heurte à une cabale, Jules Janin écrit contre elle féroce. **Décembre.** Elle écrit un article d'éloge de Mme Beecher-Stowe et la notice de l'édition française de *La case de l'oncle Tom*. Grande récapitulation de ses *Oeuvres Complètes* chez Hetzel.



George Sand suivant Ledru-Rollin (caricature de 1848).



Alexandre Manceau photographié par Nadar.

1853

Février. Article d'Edouard Lhotte sur « l'influence littéraire de George Sand ».

Mai. Buloz réécrit, après un silence de dix ans .

Juillet. *Les maîtres sonneurs.* Les Clésinger se séparent, et se disputent leur fille Jeanne, dite Nini. Elle est le plus souvent à Nohant, et c'est pour George qui l'adore un très bon temps : les journées se régularisent, les amis viennent, elle écrit ou fait jouer dix pièces de théâtres.

1854

Après des péripéties mélodramatiques, la petite Jeanne est confiée à sa grand-mère par les tribunaux, mais son père la reprend de force et l'enfant meurt d'une fièvre. Publication d'*Histoire de ma vie.*

1855

Février. Manceau organise un voyage en Italie ; Maurice part avec eux. Gênes, Pise, Rome, Florence. Si la visite des chefs-d'œuvre les éblouit, c'est aussi en direct une prise de conscience des difficultés politiques italiennes et du rôle désastreux de la France.

1857

Janvier. *La Daniella*, sur la vie italienne, fait scandale dans *La Presse*, qu'on interdit de parution. Le journal peut reparaitre après un appel personnel à l'Impératrice Eugénie.

Juin. Pour échapper aux quémandeurs, George achète avec Manceau une maison à Gargilesse, qui devient leur retraite personnelle (13 romans écrits là entre 58 et 62).

1859

Mars. On supporte alors assez bien le petit temps de scandale créé par les mémoires concernant Musset, mort en 1856 : Sand publie *Elle et lui*, à quoi répliquent *Lui et elle* par Paul de Musset et *Lui* par Louise Colet qui a été la maîtresse d'Alfred, avant de devenir celle de Flaubert...

1861

Sainte-Beuve suggère à l'Académie d'attribuer son prix spécial de 20 000 F à Sand : 18 contre (Vigny, Mérimée sont pour), on lui préfère Thiers. L'Empereur offre une somme équivalente, que Sand refuse. L'Impératrice dit qu'on devrait la nommer à l'Académie, et les pamphlets pour et contre s'entrecroisent.

Août. Relations d'amitié avec Dumas fils (il l'appelle maman !), qui vient à Nohant et y amène Charles Marchal, un peintre qui devient un amant assez gai. Dumas lui donne des conseils pour ses adaptations théâtrales.

1862

Avril. Mariage de Maurice avec Lina Calamatta, qui devient la vraie fille de George.

1863

Janvier. Première lettre à Flaubert.

Mars. Phase anticléricale et d'opposition : *Mlle La Quintinie* rétablit pleinement son prestige aux yeux des Républicains.

Été. Visite de Dumas et de Gautier à Nohant.

Novembre. Maurice somme sa mère de choisir entre Manceau et lui ; George et Manceau décident de s'en aller, et partent d'abord vers Paris surveiller les répétitions théâtrales.

1864

28 février. La première de l'adaptation du *Marquis de Villemér* au théâtre manque de provoquer une émeute antijésuite. C'est un triomphe, même l'Empereur applaudit, Flaubert y pleure.

Juin. Sand et Manceau se trouvent une maison à Palaiseau : pour s'installer, George vend ses toiles de Delacroix. Les ouvriers de La Châtre font une pétition pour qu'elle reste.

19 juillet. Ils partent précipitamment, car le fils de Maurice est mourant en Béarn chez son grand-père.

Septembre. Manceau commence à se ressentir de tuberculose. George fait une escapade de 8 jours à Gargilesse avec Marchal. La maladie de Manceau s'aggrave pendant l'hiver ; ils écrivent un roman ensemble : *Le Bonheur*.

1865

21 août. Mort de Manceau ; les ouvriers de Palaiseau le portent au cimetière. Manceau laisse Gargilesse, Palaiseau et ses outils de graveur à Maurice. George rentre à Nohant : la disparition de ce vrai compagnon la laisse seule et désespérée (malgré quelques rencontres avec Marchal).

Hiver. Intensification des échanges épistolaires avec Flaubert. George est la seule femme admise aux dîners bimensuels de chez Magny avec les Goncourt, Sainte-Beuve, Taine, Gautier.

1866

28 août. George à Croisset, où Flaubert lui lit *La Tentation de saint Antoine*. Elle revient en novembre. Elle lui envoie les 2 portraits qu'il demande et les 75 volumes de ses œuvres. Leur correspondance suivie porte sur l'écriture et ses affres, le lien entre l'œuvre et l'artiste.

Hiver. Sand est malade, et sa belle-fille la persuade de revenir tout à fait à Nohant, où elle s'occupe d'Aurore sa petite-fille (dont le parrain est Jérôme Bonaparte).

1867

Sand encourage les débuts fracassants de Juliette La Messine-Adam, au féminisme militant, et séjourne chez elle sur la Côte d'Azur pendant l'hiver 67-68.

1868

Voyage à Croisset puis agréable été : Maurice veille sur sa mère ; marionnettes et plaisanteries.

1869

Mort de Calamatta, de Sainte-Beuve ; Flaubert vient à Nohant en décembre.

1870

Février. Dans *l'Autre*, sa dernière pièce, une jeune actrice débute : Sarah Bernhardt. C'est un succès, mais Sand est

désenchantée des mouvements révolutionnaires, et hostile aux préliminaires de guerre, à laquelle elle ne voit pas de chance de victoire : « un sot et odieux besoin d'essayer les fusils ».

Septembre. Elle envoie de l'argent à l'Internationale, mais n'arrive pas à se réjouir de la proclamation de la République...

Octobre. Un des ballons qui quitte Paris assiégé s'appelle le « George Sand » (l'autre « Barbès »). Retour des exilés : Ledru-Rollin, Hugo, Blanc, Leroux, mais Sand ne reprend pas contact avec eux. Elle suit de loin l'aventure de la République, puis de la Commune.

1871

Mars. Mort de Casimir Dudevant.

Sand estime être mal informée des convulsions parisiennes et ne prend pas parti pour la Commune, considérant d'ailleurs que les mouvements ultra-révolutionnaires ne peuvent que faire reculer une France globalement conservatrice.

Juin. On l'accuse de n'être plus républicaine et de se renier : sa *Réponse à un ami* dans *Le Temps*, réponse à Flaubert, explique sa conduite et proclame une inébranlable foi dans une démocratie progressive et éducative.

1872

Mars. *Nanon*, un roman sur la guerre.

Juillet. Pour son 68^e anniversaire, Sand malade se baigne dans l'Indre, puis voyage en Normandie.

Retour à Nohant de Pauline Viardot, Tourgueniev et Flaubert à plusieurs reprises dans l'hiver et le printemps. George s'occupe de correspondance, de ses petites filles, et écrit très au ralenti, pas plus de... deux romans par an. Épaissie et souvent malade, elle est désormais « la bonne dame de Nohant », sa réputation est mondiale.

1876

7 juin. Depuis mai, George souffre de douleurs abdominales (une occlusion intestinale) ; après une phase de souffrances affreuses, elle meurt au matin du 7 juin. Solange impose un enterrement religieux, que l'archevêque de Bourges accepte, malgré la personnalité notoire de la morte. Les paysans de Nohant portent le cercueil couvert de fleurs. Ses amis sont là : Flaubert, Dumas, Renan, le Prince Jérôme Bonaparte, Calmann Lévy, Paul Meurice. On lit le message de Hugo : « Elle est hors de la chair, la voilà libre ». □



George Sand caricaturée dans *Le Trombinoscope* en 1873.

Génération romantique

Seule héroïne de la famille romantique, Sand analyse sa condition de femme et imagine une nouvelle forme de souffrance morale.

PAR YVAN LECLERC

Elle vient au monde en 1804, l'année où paraît *Oberman* de Senancour, où Chateaubriand prépare l'édition séparée de *René* qu'Aurore lit à dix-sept ans, pendant que sa grand-mère agonise : « Il me semble que *René* c'était moi (...) J'avais, comme *René*, le cœur mort avant d'avoir vécu » (*Histoire de ma vie*, IV, 6). Elle disparaît en juin 1876, pendant la publication du premier grand succès naturaliste : *L'Assommoir*. C'est dire que sa vie couvre le siècle, d'une école littéraire à l'autre, avec une surface presque comparable à celle de Hugo. On n'ose pas dire de la romancière d'*Indiana* (reçu en 1832 comme « portant d'imprudentes atteintes à l'institution du mariage ») qu'elle épouse son siècle, mais elle vit avec lui les aventures conflictuelles d'une longue union libre, en plusieurs épisodes : la passion blanche de *Lélia*, symbole et symptôme d'une « génération avide et impuissante » (*Lélia* 1833, I, 18), la chaude rencontre avec le Peuple en 1848, puis la séparation de corps, sinon d'esprit, quand George Sand revient à ses moutons, c'est-à-dire à ses bergeries, pour se « rejeter dans les rêves de la pastorale, dans un certain idéal de la vie champêtre d'autant plus naïf et plus enfantin que les mœurs étaient brutales et les pensées plus sombres dans le monde réel » (*La Petite Fadette*, préface de septembre 1848).

Au réalisme qui prétend montrer les choses telles qu'elles sont, Sand oppose que le « monde vrai » comprend sa part d'idéal : les écrivains de 1850 amputent

de moitié le champ ouvert par ceux de 1830. Né(e) en même temps que le romantisme, c'est à lui que le vieux troubadour, « croyant à l'amour, à l'art, à l'idéal » (lettre à Barbès, 15 janvier 1867) reste fidèle jusqu'au bout. Elle fait œuvre dans la contradiction de ses valeurs (moi/société, rêve/réalité, ange/démon, etc.), avivant le tranchant de la dualité ; elle laisse se manifester, à travers elle, les signes d'une maladie morale collective, qu'elle aggrave de ses tensions propres. Et, comme si sa vie, malgré la sinuosité qu'elle reconnaît à ses romans dépourvus de plan (préface à *Consuelo*), obéissait à une obscure volonté de résolution dialectique, portée par les utopies de conciliation et la ligne ascendante d'un progrès, elle s'emploie à réaliser les rêves, en partie quarantehuitards, d'une union de ce que la société divise : les classes et les sexes.

A l'origine d'une dualité vécue, écrite, on pourrait placer le croisement d'un père noble et d'une mère issue du « pavé de Paris », ou rappeler en contrastes colorés les deux premiers souvenirs de la petite Aurore racontés dans *Histoire de ma vie* : « mon sang qui coulait » sur « le marbre rougeâtre de la cheminée » où la bonne l'a laissé tomber : « le robe et le voile blanc que porta la fille aînée du vitrier le jour de sa première communion » (II, 11). Rouge et blanc : déjà le corps et l'esprit, la blessure de la chair et la pureté religieuse, bientôt relayée par la « tentation monastique », toujours contrebalancée par un « âpre amour de la vie ». Sand parle ainsi des deux faces de son caractère, « alternative continue de solitude recueillie et d'étourdissement complet »,

et du « contraste d'un esprit si porté à s'assombrir et si avide de s'égayer » (*Histoire de ma vie*, IV, 9).

Le choix du pseudonyme marque la seconde naissance de la femme en homme de lettres : George permet à l'auteur de s'accorder au masculin ; elle parle d'elle en terme de romancier, et non de romancière, de vieux troubadour, qu'elle reprend, logiquement, par un « il ». Flaubert lui donne dans ses lettres du « chère maître », prouvant ainsi que la justesse du style n'a rien à voir avec la correction grammaticale : on n'imagine pas plus « cher maître » que « chère maîtresse ». Mais le prénom nous entraîne vers d'autres associations duelles : « synonyme de Berrichon » (*Histoire de ma vie*, IV, 14) pour l'auteur d'*Indiana* « monté » à Paris, et porteur surtout des deux postulations les plus productives du texte romantique : George(s) désigne à la fois le saint terrassant le Dragon, et le Diable en berrichon, Georgan.

« Tu es un ange ou un démon (...) Comment accorder ce mélange de foi sublime et d'impiété endurcie, ces élans vers le ciel, et ce pacte avec l'enfer ? » se demande le pur poète Sténio, au début de *Lélia*. Le grand « essai poétique » de Sand multiplie en effet les couples antagonistes, confrontant la chaste *Lélia* à sa sœur Pulchérie, courtisane qui ne connaît que « la religion du plaisir » : « Vous ne viviez que pour jouir, je ne vivais que pour désirer », lui dit *Lélia* (II, 11). Car le drame de cette héroïne romantique, qu'on a qualifiée un peu sommairement de nymphomane frigide, s'explique par un divorce entre le corps et l'esprit. Elle n'a pas pu « mêler les jouissances épurées de l'esprit aux jouissances fiévreuses du corps ». Son manque à aimer ne vient pas d'un défaut, mais d'un excès de vie qui n'a pas trouvé à s'épancher. Son cœur a été « rendu impuissant par trop de puissance peut-être ? » ; la surabondance d'énergie intérieure se convertit en phobie d'une relation : « Le désir chez moi était une ardeur de l'âme qui paralysait la puissance des sens avant de l'avoir éveillée » (III, 1).

Ainsi George Sand ajoute-t-elle à la lignée des héros romantiques, Werther, René, Oberman, une dernière victime du mal qui ronge une « génération malade et faible ». Mais Sand est très consciente d'apporter quelque chose de neuf, avec la

P O R T R A I T S D E G E O R G E S A N D



D.R.

1834. Par Alfred de Musset.

*Je me promène en gondole, et je vois passer les masques
sous ma fenêtre, car on se déguise ici tous les dimanches
de carnaval. (Lettre à sa mère, Venise, 29 janv. 1834).*

seule héroïne de la famille romantique, qui ne se contente pas de donner la version au féminin de l'ennui masculin, mais analyse « une existence problématique comme femme ». Par ailleurs, Sand imagine une forme de souffrance morale différente de celle des illustres aînés. Dans un article sur *Oberman* qui paraît en même temps que *Lélia*, elle ménage une place encore vacante dans la nosographie romantique : « Le mal de Werther, celui de René, celui d'Oberman, ne sont pas les seuls que la civilisation avancée nous ait apportés (...) Il en est un qu'on ne nous a pas encore officiellement signalé, quoique beaucoup d'entre nous en aient été frappés : c'est la souffrance de la volupté dépourvue de puissance. C'est un autre supplice que celui de Werther, se brisant contre la société qui proscriit sa passion, c'est une autre inquiétude que celle de René, trop puissant pour vouloir ; c'est une autre agonie que celle d'Oberman, atterré de son impuissance : c'est la souffrance énergique, colère, impie, de l'âme qui veut réaliser une destinée, et devant qui toute destinée s'enfuit comme un rêve ; c'est l'indignation de la force qui voudrait tout saisir, tout posséder, et à qui tout échappe, même la volonté, au travers de fatigues vaines et d'efforts inutiles. C'est l'épuisement et la contrition de la passion désappointée : c'est, en un mot, le mal de ceux qui ont vécu ».

C'est le mal de Lélia, que George Sand infléchit vers le mysticisme dans une seconde version profondément remaniée (1839) : l'héroïne entre dans les ordres.

Le romantisme trouve alors dans ses propres oppositions de quoi se contester, se dépasser dans l'affirmation d'une unité « éternellement progressive » qui s'appelle indifféremment l'humanité, le peuple, Dieu... La providentielle idée de progrès, poussant, tirant, réunit les lignes brisées en un seul fil conducteur ascendant. Homme et femme s'accouplent dans ce que Flaubert désigne, dans une lettre à Sand, comme le « Troisième sexe » (19 septembre 1868), de genre neutre, conforme à l'étymologie *neuter*, ni l'un ni l'autre, ou bien les deux à la fois, *homo duplex*. « Il n'y a qu'un sexe », dit Sand, et Flaubert, vieille femme hystérique, lui répond, en écho : « J'ai les deux sexes,

peut-être» (lettre du 11-13 janvier 1867). Le roman *Isidora* (1846), qui réunit en une seule et même personne l'ange et la courtisane, s'ouvre sur ces questions extraites du carnet de travail de Jacques : « L'espèce humaine est-elle composée de deux êtres différents, l'homme et la femme ? »

On ne forcera pas trop la synthèse en situant ce rapport des sexes dans ce que Sand appelle la « nouvelle unité sociale et religieuse » (préface à *Lélia*, 1841). Car le conflit du maître et de l'esclave se trouve aussi bien dans la famille qu'à l'échelle de toute une communauté : les romans « sociaux » de Sand tentent la conciliation de l'ouvrier et du monsieur (*le Compagnon du tour de France*, 1840), du riche et du pauvre, de l'aristocrate et du plébéien (*le Meunier d'Angibault*, 1845), de l'homme civilisé et de la vie primitive, de l'action et de la poésie : « Un jour viendra où le laboureur pourra être aussi un artiste » (*la Mare au Diable*). Couronnant l'entreprise, le récit autobiographique *Histoire de ma vie*, commencé avant et continué après les événements de 48, expose un « moi social », et se donne pour légitimité le devoir d'être solidaire, à l'opposé du funeste Werther ou du trop personnel Rousseau, qui « voulait séparer sa cause de celle de l'humanité ». Sand raconte sa vie intérieure « en vue d'un enseignement fraternel » (I, 1).

L'un des moyens de cette fraternité, qu'on aurait tort de négliger dans la vie de Sand, c'est le théâtre. Il est, chez elle, un motif romanesque, une pratique d'écriture, une distraction sérieuse à Nohant. Elle y voit le point de jonction concret entre l'art et la vie, entre l'individu et la petite société des amis, résumé de la grande : « Le théâtre est l'œuvre collective par excellence » (*le Château des Désertes*, 1851). Là, dans un espace suspendu entre réalité et illusion, les protagonistes de cette commedia dell'arte éprouvent dans le corps et l'esprit enfin unis le bonheur d'une « improvisation libre » comme l'amour ; ils sont à la fois hommes et femmes par les rôles, art et nature, acteurs pris dans un canevas réglé, et auteurs pour la part d'invention spontanée qui revient à chacun. On comprend que Sand se montre à ces spectacles « un spectateur naïf et avide » (*Histoire de ma vie*, III, 9) : elle trouve là, dans un retour de jeunesse, resserrée entre cour et jardin, l'image réduite de la vivante communion qu'elle a toujours rêvée. □

a passé, un jour l'anneau de suspension a cédé, le cadre est tombé, le verre s'est brisé. La petite-fille de l'écrivain, « Lolo », Aurore Lauth Sand, le ramasse. Au verso, à même le carton elle écrira : « Fragment du papier, qui tapissait la chambre de Frédéric Chopin (conservé par George Sand) dans ce sous-verre. » Elle l'authentifiera par sa signature. Elle était déjà bien âgée « Lolo » — elle avait sûrement l'intention de remplacer le verre... Le « carton » a donc été retrouvé par un des stagiaires. Quant à moi, je venais, Monsieur Gavoty, de trouver une preuve des regrets de George Sand à

l'égard de Frédéric Chopin.

Et plus tard... George Sand eut comme secrétaire Alexandre Manceau, avec qui elle eut une liaison qui dura 15 ans. C'est à Palaiseau que George Sand fermera les yeux de celui qui fut son dernier amant. Comme Chopin, il mourut de phtisie. Il dut beaucoup souffrir. Durant cette agonie, le tenant dans ses bras, George Sand n'aurait-elle pas entrevu un instant, sur le visage de Manceau, les traits de Frédéric Chopin mourant ? Simple supposition ou réalité ? De toute manière je suis persuadé qu'une telle passion ne put s'éteindre sans regret. □

George, Gustave, Ivan et les autres

Une amitié d'une rare intensité lia Sand et Flaubert. Leur correspondance reflète dix années d'un bavardage tendre, génial et familial.

PAR PIERRE-MARC DE BIASI*

Le couple George Sand-Gustave Flaubert a fini par prendre en histoire littéraire la valeur d'un symbole : celui d'une amitié parfaite et désintéressée, joyeuse, inoxydable et limpide, entre deux écrivains que rien — ni l'âge, ni les opinions politiques, ni les conceptions artistiques — ne destinait à devenir intimes. Cette amitié d'une rare intensité, on la connaît, de l'intérieur, par leur *Correspondance*, l'une des plus belles de la littérature française : quatre cent vingt deux lettres, dix années d'un bavardage tendre, génial et familial qui ne s'interrompt, brusquement, qu'avec la disparition de la dame de Nohant. Ce chef-d'œuvre de sensibilité et d'intelligence est accessible, depuis 1981, dans une édition définitive qui a su mettre en scène la logique des voix alternées, la *Cor-*

respondance Flaubert-Sand, établie, précisée et magnifiquement annotée par Alphonse Jacobs, chez Flammarion : une vraie merveille qu'il faut avoir dans sa bibliothèque.

Cette fameuse amitié ne s'est pas faite en un jour : Gustave et George ont mis sept ans pour devenir intimes. Leur première rencontre, fortuite, avait eu lieu au foyer de l'Odéon, en avril 1857 : un simple échange de politesses. Flaubert venait d'envoyer à la célèbre romancière un exemplaire fraîchement imprimé de *Madame Bovary* avec cette dédicace : « A Madame Sand, hommage d'un inconnu. » Il entendait bien en rester là. Pour Gustave cet envoi était surtout une sorte de clin d'œil à sa propre adolescence, à ces années de collège 1838-1839 où il s'était enthousiasmé pour *Uscoque* et *Jacques*. Vieille histoire, car, dès 1843, il écrivait dans la première *Education sentimentale* : « Je ne m'adresse pas ici aux écoliers de

quatrième ni aux couturières qui lisent George Sand (...) mais aux gens d'esprit. » Avec les années, ça n'avait fait qu'empirer. Les bons sentiments féminins de Sand le dégoûtaient tellement qu'en 1852, pour expliquer à Louise Collet comment il faut écrire lorsqu'on est une femme, il précisait : « Tu arriveras à la plénitude de ton talent en dépouillant ton sexe, qui doit te servir comme science et non comme expansion. Dans George Sand, on sent les fleurs blanches, cela suinte, et l'idée coule entre les mots comme entre des cuisses sans muscles. »

Mais ce mépris n'est pas réciproque, au contraire. George Sand lit l'exemplaire de *Madame Bovary*, et adore le roman. Elle le dit dans *Le Courrier de Paris* le 29 septembre 1857. Elle est presque la seule. Flaubert n'en revient pas. Mais, impossible de la remercier : quand elle est à Paris, il travaille à Croisset, et quand il séjourne dans la capitale, elle est à Nohant. Leur première vraie rencontre n'a lieu qu'en avril 1859, rue Racine, chez Sand. Gustave est immédiatement conquis par le charme et la gentillesse de la romancière, mais conserve les plus expresses réserves sur ses opinions et sur son art. A Feydeau qui lui dit : « Tu me parais chérir la mère Sand », il répond, en août 1851 : « Je la trouve personnellement une femme charmante. Quant à ses doctrines, s'en méfier d'après ses œuvres. J'ai, il y a quinze jours, relu *Lélia*. Lis-le ! Je t'en supplie, relis-moi ça ! » Et les choses en restent là : aucune lettre, ni aucune rencontre pendant trois ans. Le même scénario se reproduit à la sortie de *Salammbô*. Flaubert envoie un exemplaire à Sand. Elle aime le roman, et fait paraître en janvier 1863 un article très élogieux dans *La Presse*. Ils s'écrivent leurs premières lettres. Au milieu des amabilités convenues, on relève un détail bizarre. Sand : « Tirez-moi d'intrigue. J'ai reçu en septembre une plante sèche intéressante dans une enveloppe anonyme. C'est votre écriture à ce qu'il me semble aujourd'hui... » Flaubert : « Ce n'est pas moi... Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'à la même époque j'ai reçu de la même façon une feuille d'arbre... » Joli, mais le petit génie

* Chargé de recherches à l'Institut des textes et manuscrits modernes (ITEM/CNRS). A établi l'édition des *Carnets de travail* (éd. Baland, 1988) et du *Voyage en Egypte* de Flaubert (éd. Grasset, 1991).

P O R T R A I T S D E G E O R G E S A N D

de l'amitié expéditeur de fleurs séchées en sera pour ses frais : l'heure de grâce n'est pas encore arrivée. George et Gustave retournent chacun à leurs travaux, et se tournent le dos pour trois grandes années encore : en tout et pour tout, cinq lettres et deux brèves rencontres entre 1863 et 1866. Enfoncé dans son nouveau roman parisien — *L'Education sentimentale* — Flaubert l'intransigent s'éloigne même de plus en plus des idées littéraires de Sand : « l'art ne doit servir à aucune doctrine sous peine de déchoir. On fausse toujours la réalité quand on veut l'amener à une conclusion... »

Le miracle a lieu, sans raison particulière, le 12 février 1866, au cours d'un des fameux dîners littéraires « Magny » : Sand est venue seule ; Taine et Renan sont absents mais il y a Gautier, Sainte-Beuve, Berthelot, les Goncourt, Bouilhet et Flaubert... En rentrant chez elle, George note dans son agenda : « Flaubert, passionné, est plus sympathique à moi que les autres. » Elle lui écrit pour le lui dire, ils se revoient et se découvrent. En mai, elle publie *Dernier Amour* et lui dédie le livre : « A mon ami Gustave Flaubert. » Aussitôt, les mauvaises langues s'agitent. George et Gustave s'en moquent éperdument : elle vient le rejoindre quelques temps à Croisset. Le soir, ils causent jusqu'à l'aube, avec une pause poulet froid à la cuisine, vers trois heures du matin. Ils s'adorent. George note le 30 août : « Flaubert m'emballa. » Elle a dix-sept ans de plus que lui, avec un charme juvénile et une tendresse maternelle qui s'accordent parfaitement à l'inassouvisable besoin d'amour du bon géant. C'est un peu plus que de l'amitié, sans doute : une passion douce, intelligente, filiale. Un jour, en lui parlant d'Aurore, sa petite fille qu'elle idolâtre, elle lui écrit : « elle me fait l'effet d'un rêve. Toi aussi, sans le savoir, t'es un rêve — comme ça. »

La méfiance littéraire de Gustave, bien vite, laisse place à la discussion franche. En fait, sur bien des points leurs opinions ne sont pas si éloignées qu'il le croyait. Sur Thiers, par exemple. Flaubert à Sand : « ... rugissons contre Monsieur Thiers ! Peut-on voir un plus triomphant imbécile, un croûlard plus abject, un plus étroniforme bourgeois ! Non ! Rien ne



1845. Par Tcofil Kwiatkowski.

Ce portrait, conservé au musée de la Bibliothèque polonaise de Paris, n'a été identifié que depuis peu. Aucune lettre de Chopin ni de George Sand n'y fait allusion.

peut donner l'idée du vomissement que m'inspire ce vieux melon diplomatique, arrondissant sa bêtise sur le fumier de la Bourgeoisie ! » Réponse de George : « Enfin ! voilà donc quelqu'un qui pense comme moi sur le compte de ce goujat politique. Ce ne pouvait être que toi, ami de mon cœur. *Etroniforme* est le mot sublime qui classe cette espèce *merdoïde*. » Petit à petit, leurs façons de voir se rapprochent. George, qui est sportive, force l'ours à faire un peu d'exercice physique, et Gustave qui ne pense qu'à la littérature, s'obstine à vouloir lui faire changer de poétique. Non sans résultats, plus apparents que réels : Gustave se met résolument à la marche, tous les jours, et fait même un peu de natation dans la Seine ; quant à George, on commence à l'entendre dire : « Il faut que l'auteur disparaisse derrière son personnage et que le public fasse la conclusion. » Mais en secret, elle continue à le bassiner avec l'idée qu'il devrait un peu plus laisser parler son cœur en écrivant... Après l'échec de *L'Éducation*, que Sand est presque seule à défendre dans la presse, Gustave tout meurtri vient se réfugier à Nohant. C'est Noël, on le console, on l'aime, il se rassure.

Au fil des années, la faucheuse décime le petit groupe des dîners Magny : Sainte-Beuve, Jules de Goncourt, Louis Bouilhet... Flaubert a l'impression qu'un désert s'est fait autour de lui. Il écrit à George : « A part vous et Tourgueneff je ne connais pas un mortel avec qui m'épancher sur les choses qui me tiennent le plus à cœur, et vous habitez loin de moi tous les deux ! » Ivan Tourgueneff ! En amitié, Gustave est jaloux comme tigre : il n'acceptera jamais de partager son Tourgueneff qu'avec elle. Sand avait rencontré le Moscove dans sa jeunesse, mais, en 1870, c'est Flaubert qui le lui « amène » par la main. Elle le trouve bien plus beau avec des cheveux blancs, ils deviennent intimes tout de suite. Et le couple des deux « troubadours » se transforme en trio. Cette histoire-là reste à raconter : le bon Moscove aux semelles de vent passe de Nohant à Croisset, de Croisset à Nohant, faisant un trait d'union vivant entre les deux vieux amis qui, dans les dernières années, vivent leur passion tranquille sur le mode strictement épistolaire, au rythme de deux lettres par mois, en se jurant à chaque fois de se voir au plus vite. La dernière missive de Flaubert arrive à

Nohant le jour même ou George, malade, apprend qu'elle va mourir. Gustave y fait un aveu : il a beaucoup réfléchi, elle a gagné. Il va écrire une histoire pour elle, et selon ses idées à elle : ce sera un récit plein de tendresse, ça s'appellera *Un Cœur simple* et tout le monde y reconnaîtra son « influence immédiate »... A l'enterrement de George, le 10 juin 1876, Flaubert n'a

pas honte de pleurer. En se replongeant dans l'histoire de Félicité, il n'en finit pas de remâcher sa douleur. Le 17 juin, il dit à une amie : « Il fallait la connaître comme je l'ai connue pour savoir tout ce qu'il y avait de féminin dans ce grand homme, l'immensité de tendresse qui se trouvait dans ce génie. Elle restera une des illustrations de la France et une gloire unique. » □

L'âme du Berry

Sand n'a cessé d'exalter son terroir d'adoption, le Berry, où elle se plut à égarer les héros d'une douzaine de ses romans.

PAR GÉRARD COULON*

Parcourant la Brenne en 1846 à l'invitation du comte de Lancosme-Brèves, châtelain et brillant écuyer, George Sand est littéralement subjuguée par un vieux manoir isolé sur son bouton, le château du Bouchet. « Parfaitemment conservé, dans une situation admirable, rapporte-t-elle à un ami. C'est une des plus belles choses de notre Berry que cet endroit-là. J'y retournerai et j'y placerai un roman ». Le livre ne sera jamais écrit. Mais ce trait suffit à mesurer l'emprise des paysages et des sites berrichons sur la sensibilité créatrice de la romancière. Un paysage n'est pas seulement pour elle le cadre d'une intrigue, une toile de fond. Il en est l'élément « déclencheur » à partir duquel jaillit la pulsion de l'écriture. George Sand dévoile d'ailleurs clairement les mécanismes de son inspiration dans son avant-propos au *Meunier d'Angibaut* : « Ce roman est comme tant d'autres le résultat d'une promenade, d'une rencontre »... C'est dire assez les racines qui la chevillent à son terroir, au pays de son enfance.

Et pourtant, à l'encontre d'une opinion bien ancrée, Aurore Dupin — la future George Sand — n'est pas née en Berry. Ce n'est qu'à l'âge de quatre ans qu'elle arrive à Nohant, petit village

perdu dans les brandes, au fin fond d'une province reculée. La mort inopinée de son père, le cou brisé par une chute de cheval, bouleverse brutalement le destin de la fillette. Véritablement « acquise » sous contrat par sa grand-mère, Madame Dupin de Francueil, Aurore vit une enfance campagnarde pour son plus grand bonheur. Garçon manqué, elle a pour compagnons les fils des métayers du hameau. Ses jeux ? Ce sont ceux de tous les petits paysans de son âge. Elle s'arroge même le titre de chef de bande lorsqu'il s'agit, en temps de neige, de capturer les alouettes aux petits collets de crin des *saulnées*. Et tant pis pour l'infortuné cheval blanc dont la queue rétrécit jour après jour. Il faut bien s'approvisionner en crin !

Soucieuse d'attirer les regards sur le pays de son enfance, elle n'a cessé de le promouvoir, de l'exalter. Une douzaine de romans ont pour cadre le Berry, qui s'échelonnent de *Valentine* à *Nanon*. Quant aux quarante années qui s'écourent entre ces deux œuvres, elles témoignent éloquemment de l'attachement quasi-charnel de la romancière à sa terre. « Il me semblait que la Vallée Noire c'était moi-même, c'était le cadre, le vêtement

* Conservateur du Musée archéologique d'Argentomagnus. A notamment publié sur le Berry *Une vie paysanne* (éd. Pirot, 1979) et *Les Gallo-Romains* (éd. Armand Colin, 1985, 2 volumes).